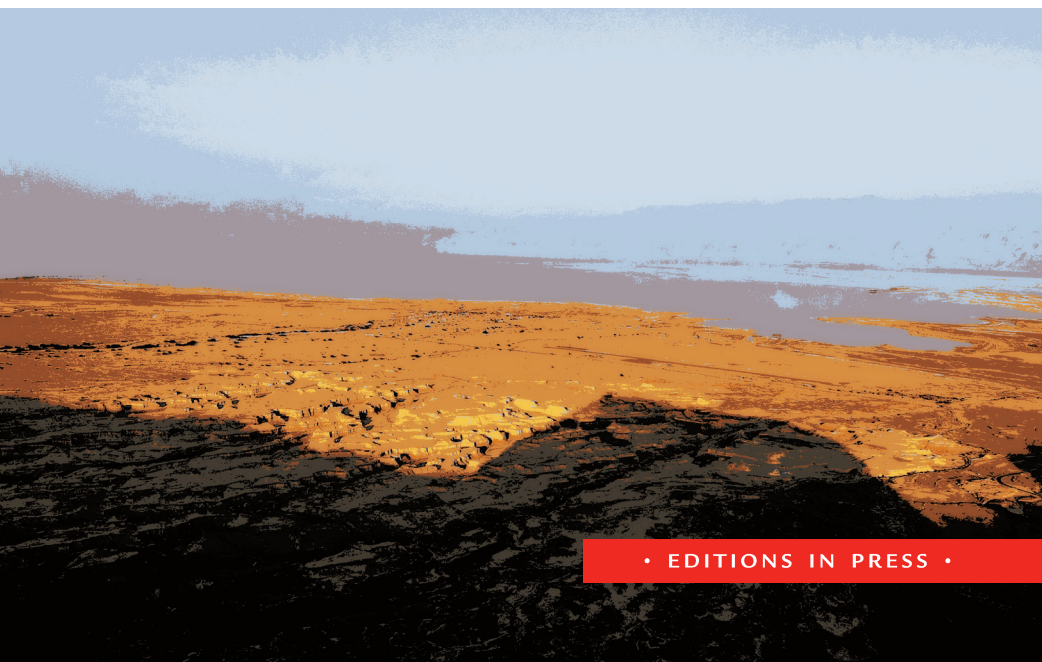


Habiter l'exil

Clinique, politique et création

Sous la direction de

**Céline Masson, Catherine Desprats-Péquignot
et Silke Schauder**



Habiter l'exil

Clinique, politique et création

ÉDITIONS IN PRESS
74 boulevard de l'Hôpital – 75013 Paris
Tél. : 09 70 77 11 48
E-mail : inline75@aol. com
www.inpress.fr

Collection Pandora dirigée par

Céline Masson et Catherine Desprats-Péquignot

Comité de rédaction Pandora :

- Catherine Desprats-Péquignot (maître de conférences, Université Paris Diderot)
- Xavier Gassmann (chargé de cours, Université Paris Diderot)
- Céline Masson (professeure, Université de Picardie Jules Verne)
- Silke Schauder (professeure, Université de Picardie Jules Verne)

Les publications de Pandora :

- *Monstres contemporains, médecine, société et psychanalyse*, éditions In Press, Collection Pandora-Psychanalyse et création, 2015.
- *L'adolescent face à Facebook*, éditions In Press, Collection Pandora-Psychanalyse et création, 2016.
- *Images de rêve et processus de création*, éditions In Press, Collection Pandora-Psychanalyse et création, 2017.
- *Aux racines de la création : le rythme*, éditions In Press, Collection Pandora-Psychanalyse et création, 2018.
- *Passionnement, à la folie ? Désir, amour, haine : entre création et destruction*, éditions In Press, Collection Pandora-Psychanalyse et création, 2019.

Le comité de rédaction remercie Monique Zerbib
de son aide substantielle aux traductions

HABITER L'EXIL. CLINIQUE, POLITIQUE ET CRÉATION.

ISBN : 978-2-84835-639-6

© 2020 ÉDITIONS IN PRESS

Illustration de couverture : © Céline Masson

Couverture : Milagros Lasarte

Mise en pages : Milagros Lasarte

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement des auteurs, ou de leurs ayants droit ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Habiter l'exil

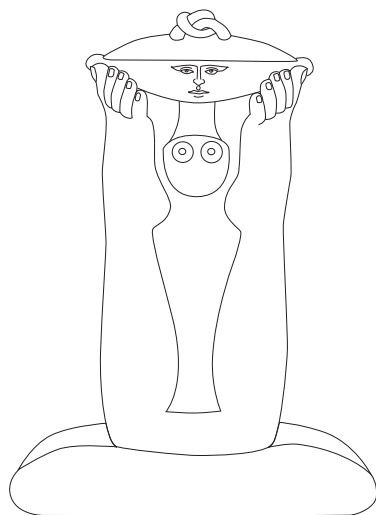
Clinique, politique et création

Sous la direction de
Céline MASSON, Catherine DESPRATS-PÉQUIGNOT
et **Silke SCHAUDER**

Publié avec le soutien du Centre d'Histoire
des Sociétés, des Sciences et des Conflits
de l'Université de Picardie Jules Verne



Collection Pandora



© Virginia Tentindo

Sommaire

Introduction.....	11
Les penseurs en temps de détresse	13
Edmundo Gómez Mango	

Première partie

Pratiques cliniques, champ social et politique

CHAPITRE 1

De l'exil du moi à l'exil de l'hôpital : quelle issue pour le psychotique ?	25
Silvia Lippi	

CHAPITRE 2

Psychose d'exil ou psychose en exil ? Le silence de Cortázar	39
Pablo Votadoro	

CHAPITRE 3

Le Royaume et l'Exil, ou Bienvenue en <i>Antichtone</i>	51
Amine Benjelloun	

CHAPITRE 4

Le traumatisme de l'exil à l'adolescence.....	61
Sandrine Rouger-René	

CHAPITRE 5

Adolescence : exil de l'enfance..... 73

Lucía Molina Fallas

CHAPITRE 6

Exilés sur leur propre terre : suicide, dépossession, mémoire et résistance 81

Helga Arroyo Araya

CHAPITRE 7

Nomades de la misère, architectes de la parole 89

Roxana Hidalgo Xirinachs

CHAPITRE 8

L'écriture ou la passion de l'exil..... 99

Suzanne Ferrières-Pestureau

Deuxième partie

Topos : Lieux de l'exil

CHAPITRE 9

Exilé à l'intérieur de lui-même 107

Maurice Corcos

CHAPITRE 10

L'exil créateur, aux origines, de l'odyssée à la psychanalyse 125

Christophe Paradas

CHAPITRE 11

De la pluralité des lieux à la poétique de l'exil 149

Houria Abdelouahed

CHAPITRE 12

La psychanalyse dans le jardin de l'errance..... 161

Priscilla Echeverría-Alvarado

CHAPITRE 13

L'exil comme expérience intérieure, Walter Benjamin, Franz Hessel..... 177

Fabienne Ankaoua

CHAPITRE 14

Exil, écriture et autohospitalité de soi chez Abdourahman A. Waberi..... 183

Chimène J. Ekome Meteghe

CHAPITRE 15

Exilé de son nom : Le nom, l'histoire et la mémoire..... 193

Céline Masson

CHAPITRE 16

Le Journal de Ruth Maier : de l'humaine condition à l'assignation identitaire..... 209

Monique Zerbib

Troisième partie L'exil sur scène(s)

CHAPITRE 17

Chavela, création depuis la distance. Et, dans l'exil, sa voix l'embrasa 231

Laura Chacón

CHAPITRE 18

Habiter musicalement l'exil : analyse croisée du fado et du rébétiko.....243

Béatrice Madiot et Marina Kousouri

CHAPITRE 19

L'exilé, ou la condition (géographique) de l'assigné comme mort-vivant.....265

Olivier Lazzarotti

CHAPITRE 20

Exil/Exode : la langue musicale d'Arnold Schönberg277

Laetitia Petit

CHAPITRE 21

Rudolf Noureev, la scène comme terre d'exil289

Marie-Christine Pheulpin

CHAPITRE 22

***Raoul* (2009) ou l'habiter nulle part : l'art nomade de James Thierrée.....299**

Silke Schauder

Les auteurs

Houria ABDELOUAHED, Maître de Conférences – HDR, Université de Paris,
Psychanalyste, Traductrice.

Fabienne ANKAOUA, Docteur en psychopathologie, Psychanalyste, Dramaturge.

Helga ARROYO ARAYA, psychologue à l'hôpital psychiatrique National du Costa Rica, enseignante à l'école de psychologie et de l'école doctorale de psychologie de l'Université du Costa Rica, psychologue communautaire.

Amine BENJELLOUN, Md, PhD. Ancien Professeur Associé de Pédopsychiatrie à Marseille. Pédopsychiatre, Psychanalyste, Docteur en Ethique et Philosophie de la Médecine. Médecin responsable du CAMSP de la Goutte de Lait, Casablanca. Chercheur Associé, UMR 7268, *Anthropologie Droit Ethique Santé*, Aix-Marseille Université, EFS-CNRS. Casablanca.

Laura CHACÓN, professeure titulaire de psychologie et chercheur à l'Université du Costa Rica, coordinatrice du programme de prévention infanto-juvénile de l'Hôpital psychiatrique national du Costa Rica, psychanalyste, membre de l'AFRPP-Pandora.

Maurice CORCOS, Professeur de pédopsychiatrie à l'Université Paris V René Descartes, Psychanalyste, Chef de service du département de psychiatrie de l'adolescent et du jeune adulte de l'institut Mutualiste Montsouris, Paris.

Priscilla ECHEVERRIA-ALVARADO, psychanalyste, Doctorat en Théorie et Histoire de l'Art et Master en Art Contemporain et Culture Visuelle, ainsi qu'en Théorie Psychanalytique.

Chimène J. EKOME METEGHE, docteure en psychopathologie et psychanalyse. Ses travaux portent sur la psychanalyse dans son lien à la littérature (principalement celle d'Afrique francophone subsaharienne).

Suzanne FERRIÈRES-PESTUREAU, psychanalyste, membre de Pandora.

Edmundo GOMEZ MANGO (†), Psychanalyste, Membre de l'Association psychanalytique de France, ancien chef de clinique psychiatrique à la Faculté de médecine en Uruguay, Professeur de littérature générale à l'école normale (Instituto Artigas).

Roxana HIDALGO XIRINACHS, psychanalyste, professeure titulaire à l'école de psychologie et à l'école doctorale en psychologie de l'Université du Costa Rica, chercheuse à l'institut de recherches sociales et directrice du doctorat d'études « culture et société ».

Marina KOUSOURI, enseignante à la Sigmund Freud University, Paris.

Olivier LAZZAROTTI, professeur des Universités, Géographe, Université de Picardie Jules Verne.

Silvia LIPPI, psychanalyste à Paris.

Béatrice MADIOT, maître de Conférences en psychologie sociale à Université de Picardie Jules Verne- CRP-CPO.

Céline MASSON, psychanalyste, professeure des Universités, Centre d'Histoire des Sociétés, des Sciences et des Crises de l'Université de Picardie Jules Verne, présidente de l'Association Française de Recherche sur les Processus de Création – Pandora.

Lucia MOLINA FALLAS, psychanalyste, coordinatrice du centre de soin psychologiques, professeure titulaire de psychologie et enseignante à l'école de psychologie et dans le master clinique et santé à l'Université du Costa Rica.

Christophe PARADAS, psychiatre, praticien Hospitalier, responsable de l'HDJ François Rabelais (Eps Erasme, Antony), psychanalyste (Paris), membre du groupe Pandora.

Laetitia PETIT, maître de conférences-HDR en psychologie à Aix-Marseille Univ. membre du laboratoire de psychologie clinique, de psychopathologie et de psychanalyse (EA 3278).

Marie-Christine PHEULPIN, Maître de Conférences - HDR, Université Sorbonne Paris Nord - Laboratoire UTRPP, EA 4403. Psychologue clinicienne, Psychothérapeute, Hôpital Sainte-Anne, Paris. Psychanalyste.

Sandrine ROUGER-RENÉ, psychanalyste, psychologue des hôpitaux, expert près la Cour d'Appel d'Aix en Provence.

Silke SCHAUDER, Professeure de Psychologie Clinique et Psychopathologie, Université de Picardie Jules Verne, Laboratoire CRP-CPO (EA 7273), Psychologue clinicienne, Membre de l'AFRPC-Pandora, Présidente de la SFPE-AT.

Pablo VOTADORO, Psychiatre, Psychanalyste, Département de psychiatrie de l'adolescent et du jeune adulte de l'Institut Mutualiste Montsouris, Paris, Docteur en psychologie, Chercheur associé au CRPMS, Paris VII.

Monique ZERBIB, psychanalyste, membre de Pandora.

Introduction

Dans le présent ouvrage coordonné par Céline Masson, Catherine Desprats-Péquignot et Silke Schauder, il sera question de langues perdues, de langues retrouvées. Il s'inscrit dans le projet collectif et interdisciplinaire formé par l'Association Française de Recherche sur les Processus de Création Pandora qui réunit dans ce présent ouvrage, les travaux de 25 intervenants de langues et d'horizons divers et notamment du Costa Rica, qui témoignent d'expériences culturelles et cliniques ancrées dans un contexte sociopolitique à chaque fois spécifique. Nomades par leur forme, nomades par leur contenu, ces journées du 14 et 15 février 2019 ont été dépliées et déployées en différentes interventions à l'Institut mutualiste Montsouris ainsi qu'à la Sigmund Freud University de Paris, puis le 5 juillet à la Sigmund Freud University de Vienne. Rappelons-en brièvement les objectifs. Quels sont les liens entre la condition de migrant et le développement des modalités de l'exil, notamment artistiques ? Comment la perte de l'enveloppe culturelle, de la reconnaissance sociale, du familier se transforme-t-elle dans le meilleur des cas en pratique artistique nécessairement métissée, capable d'associer le familier de la culture d'origine à l'insolite du pays d'accueil ?

Comment la rupture parfois traumatique que constitue un départ du pays est-elle vécue par les sujets en déplacement ?

Comment la pratique artistique sous ses multiples formes peut-elle témoigner de cette expérience de l'exil ?

Quel que soit le pays d'origine, les migrants ont en commun l'exil, le déracinement, la perte de leurs attaches familiales, sociales et culturelles. Comment composer avec la contrainte de devoir se reconstruire et de s'adapter à une nouvelle réalité dans le pays, dans la langue

d'accueil ? La pratique artistique peut engager un véritable travail de suture d'éventuelles blessures laissées par le départ mais elle peut aussi témoigner de la richesse de ce parcours initiatique qui engage de profonds remaniements psychiques. Certains textes de ce livre évoquent aussi la puissance traumatique des exils forcés et du choc migratoire et de ses effractions.

Le livre se divise en trois parties. La première partie traite des pratiques cliniques, du champ social et du politique. Dans une seconde partie, nous aborderons les lieux de l'exil et verrons comment ce lieu est propice à la création, à l'écriture. Enfin une troisième partie, « L'exil sur scène(s) », présentera les situations exiliques de plusieurs créateurs de scène (des musiciens, chanteurs, danseur ou comédien).

Les penseurs en temps de détresse

Edmundo Gómez Mango

Penser, repenser l'exil : une tâche toujours présente. L'exil, encore une « actuelle », encore un événement qui se renouvelle sans cesse, et qui dévoile la « douleur d'être en vie » (Ruben Darío), la douleur d'exister. La guerre, la « grande guerre » perpétuelle désole le monde entier depuis des siècles, le provoque et l'assujettit. La Méditerranée, la mer au milieu des terres, devient un "cimetière marin", une mer de mort.

L'exil : sauter hors de chez soi, déracinement de sa terre natale, *destierro*. Arrachement de soi-même, de la figure de nous-mêmes qui nous était familière, qui nous était renvoyée par notre regard intérieur, mais aussi par le regard des autres, du « nous » familial. Abandonner le chez soi, le « nous », d'une collectivité humaine dans laquelle on a grandi, dans laquelle on est devenu humain. L'*extrañamiento*, l'étrangeté, devenir étranger ou étrange, sont des expériences constitutives et ambiguës de l'exil.

J'aimerais confronter dans mon intervention deux figures intellectuelles qui ont marqué la pensée du xx^e siècle, celle de Freud et celle de Heidegger. Le bruit et la fureur des temps modernes ont rapproché de façon tragique l'œuvre de ces deux hommes que tout sépare. Ils sont réunis comme protagonistes d'une période de l'histoire des idées, une époque marquée par les grands massacres, les plus cruels et les plus dévastateurs de l'histoire de l'humanité.

Freud d'abord, dont l'expérience de l'exil traverse toute la pensée. Il connaît l'exil, la migration presque constante du peuple juif, à 3 ans, quand sa famille quitte la ville de Freiberg, en Moravie. Il doit fuir

Vienne en 1938 et terminer d'écrire *L'homme Moïse* à Londres, où il meurt en 1939. Il incarne ainsi la tradition du peuple juif auquel il s'est senti toujours appartenir. Son travail de pensée reconnaît comme un de ses axes essentiels, l'expérience de l'inquiétant, de l'« inquiétante étrangeté », ou de l'étrangement inquiétant, de l'*unheimlich*. La pratique de la psychanalyse et son élaboration métapsychologique ne cessent de l'explorer.

Heidegger ensuite, pour qui l'exil est une forme de déchéance et d'écroulement inauthentique de l'existence humaine. Les prototypes contemporains de l'exilé, sont pour l'auteur d'*Être et temps*, les Juifs, « l'étranger » et les « sous-hommes asiatiques ». La pensée « propre » doit être enracinée dans le sol et dans le sang ; elle est axée sur la croyance mythique de « l'être-là ». Heidegger méprise l'existence individuelle, la « psychologie » qui est toujours celle du « on », les « *Erlebnisse* », les expériences vécues ou « vivances » d'un Moi singulier qu'il considère superflu. L'« existence authentique » provient de l'identification de l'individu au « *Mit-Dasein* », le « Soi », le *Selbst*, de « l'être-en-commun » d'un peuple et d'une race. C'est en elle que doit s'accomplir le seul salut : le « sacrifice » du « Moi » à la « communauté » historique du peuple allemand, à « l'indivisibilité organique » de la masse. La théorisation de Heidegger transforme l'histoire en mission et destin et se situe aux confins des idées délirantes.

J'essaie ici de caractériser enfin une « poétique » de l'expérience de l'exil, qui tend vers l'ouvert, la rencontre, la joie tragique d'exister et de créer. Je suis donc, entre autres, la « contre-parole » de Paul Celan.

Hölderlin et le temps de détresse

J'évoque, dans le titre que j'ai choisi pour mon intervention, un vers devenu célèbre de son élégie « Pain et vin ». Les poètes expriment souvent l'état de « malaise », de désarroi, qui s'empare d'eux-mêmes et qui reflète non seulement leur angoisse personnelle mais aussi une résonance, un écho de celle de la communauté humaine contemporaine.

Les traductions de la question de Hölderlin sont diverses. « *Wozu Dichter in dürftiger Zeit?* » a donné en français « à quoi bon des poètes en temps de manque ? », ou « pourquoi des poètes en temps de détresse ? ». Le mot « *dürftiger* », comme tant d'autres, est difficile à traduire, et c'est seulement le contexte, celui du poème et de la langue de Hölderlin quand il l'écrit, qui devient la référence principale du traducteur.

Le terme « *dürftiger* » signifie pénurie, indigence, manque, détresse. Il surgit dans la huitième strophe de la longue élégie « Pain et vin ». Le poète se plaint de la solitude des hommes : les dieux, les Célestes, existent, mais ils vivent là-haut, dans un autre monde. Les hommes ont été abandonnés, ils s'égarent. Ils trouvent secours dans l'errance, la détresse et la nuit. Ils rêvent des Célestes, ils les attendent, ils espèrent. Mais les héros doivent grandir pour que les dieux reviennent.

Celui qui parle en première personne dans le poème, trouve qu'il est préférable de dormir que d'être ainsi sans compagnons :

« ...que faire jusque-là et que dire,
Je ne sais, et pourquoi des poètes en ce temps d'indigence. »
« Mais ils sont, dis-tu, tels les prêtres sacrés du dieu du vin,
Ceux qui de pays en pays traçaient dans la nuit sacrée.¹ »

Le poète attend à la fois le retour des dieux et aussi des hommes, des « amis », des « compagnons », de ceux qui peuvent devenir des héros. Le manque (en espagnol la « *falta* », le défaut), est ainsi double, divin et humain. La « forme interne » du poème est déterminante. En elle, selon Walter Benjamin, dans cette sorte de structure « intellectuelle et intuitive », les aspects externes et les motivations les plus intimes du poète se confondent. (« Commentaires à deux poèmes de Hölderlin »

1. Traduction française de Patrick Guillot

« Indessen dünket mir öfters

Besser zu schlafen, wie so ohne Genossen zu sein,

So zu harren, und was zu tun indes und zu sagen,

Weiß ich nicht, und wozu Dichter in dürftiger Zeit.

Aber sie sind, sagst du, wie des Weingotts heilige Priester,

Welche von Lande zu Land zogen in heiliger Nacht. »

[1914]). Le mouvement de la langue est la véritable « poïesis » de la composition, celui qui semble l'impulser sans cesse dans l'accroissement de la parole jusqu'au silence.

Cette « forme interne » est à la fois celle qui appelle les mots et celle qui est découverte et construite par les mots qui viennent. Elle avance pour laisser surgir ce qui est en train d'apparaître dans l'ouïe et les yeux du poète. Le poète sans-abri, désemparé, sans dieux ni compagnons, ne sait quoi faire ni que dire. Mais le poème « agit » et « dit » : c'est son seul abri, son seul havre, là où il peut encore chercher, parler, interroger. La « forme interne », qui co-appartient à la langue et au poète, c'est le temps du surgissement du poème. Il est adressé, dédicacé à un ami qui « sait » qui sont les poètes, des migrants, ceux qui « errent de pays en pays », ceux qui persistent à écrire, à tracer, « dans la nuit sacrée ». Il est une présence intime, un des compagnons dont le poète se sent séparé, ou peut-être un double intime avec qui sa pensée persiste à dialoguer pour survivre dans le manque et l'abandon. Ce « tu » désigne Heinze auquel la composition est adressée, mais peut-être l'ami est-il le poème lui-même : le poète l'écoute en le disant, il le crée quand il lui parle en écrivant. Son écoute est comme l'écho sonore de sa propre voix. Seul mais en dialogue avec le poème, il parle avec sa voix dans la voix des amis, des poètes, ivres du dieu du vin, Dionysos.

Quand Hölderlin revient de Bordeaux, il est traversé par un trouble profond, où se mêle la douleur d'apprendre la mort de Suzette Gontard, sa bien-aimée, la femme du banquier Gontard. Les parents lui avaient confié leur enfant, alors qu'il était jeune précepteur. Suzette s'incarne dans son roman *Hypérion*, elle devient sa Diotima. Elle fut peut-être la plus intense passion amoureuse de sa vie. Il vit aussi, comme beaucoup de jeunes Allemands de son époque – comme ses amis intimes Hegel et Schelling, qui avaient été saisis par l'enthousiasme de la Révolution Française et ses idéaux humanistes et démocratiques – la déception de la période post-révolutionnaire.

« Pain et vin » avait été écrit en 1801. À son retour en Allemagne, il reprend le texte et introduit une variante dans la dernière strophe du poème. Il écrit (dans la traduction littérale faite par Pierre Bertaux) :

« Le croira celui-là seul qui en fait l'épreuve : l'esprit est chez lui non pas au début, non pas à la source. La patrie le ronge... L'esprit aime la colonie et le courage de l'oubli.² » Hölderlin s'étonne lui-même de la radicalité de son propos : l'« esprit » n'est pas dans le chez-soi de la Heimat, mais bien loin d'elle, à l'étranger, à la colonie.

Heidegger ne peut pas comprendre que l'exil soit un lieu de découverte de l'autre et de soi-même, de l'abîme psychique qui nous habite tous. Il ne peut pas non plus partager l'illusion juvénile et romantique de Hölderlin quand il rêvait, dans ce poème, d'une conciliation des religions nées au bord de la Méditerranée, du polythéisme et du monothéisme, de Dionysos et du « Pain et du vin », du christianisme, symbolisé dans la figure qu'il appelle le Syrien. Il dédie un très long commentaire pour démontrer que le véritable événement, n'est pas l'aller à l'étranger, mais le retour au natal.

Freud, l'exil, l'inquiétante étrangeté

Freud, âgé de 75 ans, écrit une lettre de remerciement au bourgmestre de la ville de Freiberg (aujourd'hui Priborg) pour l'installation d'une plaque commémorative dans sa maison natale : « [...] enfoui au plus profond de moi continue de vivre l'heureux enfant de Freiberg, le fils premier né d'une toute jeune mère, qui a reçu de cet air, ce sol, ses premières et ineffaçables impressions ». Il restera à Vienne jusqu'en 1938 : l'*Anschluss*, l'annexion de l'Autriche par le troisième Reich.

L'exil s'inscrit dans son œuvre. Il traverse l'un de ses derniers livres, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* (1939). L'exil apparaît dans le blanc qui sépare les deux préfaces de la dernière partie : la « Remarque préliminaire I » est signée de Vienne, la deuxième signée de Londres. Dans le troisième essai de l'ouvrage, l'audace théorique est liée à sa solitude. Détaché de son œuvre, l'éprouvant déjà comme une étrangère, il la voit s'éloigner « comme une danseuse qui

2. P. Bertaux, *Hölderlin ou le temps d'un poète*, Gallimard, 1983, p. 237 sq. « So komm! daß wir das Offene schauen/Daß ein Eigenes wir suchen, so weit es auch ist.

fait des pointes ». Elle semble rejoindre Gradiva, la jeune fille antique tant aimée de sa jeunesse.

Freud exilé, fondateur d'une nouvelle science, retrouve Moïse, fondateur d'une religion. Le temps de gestation de son œuvre avait eu lieu autour d'Œdipe, un autre héros exilé et tragique. Il se dégage ainsi une étrange résonance entre la fondation et l'exil. Freud éclaire l'histoire de Moïse avec le modèle de la formation de la névrose, issue du complexe œdipien infantile. Le "roman historique" de Moïse, est une réédition de la vie psychique historique : elle commence par le refoulement d'événements réels originaires, qui laissent des traces, qui survivent dans l'oubli, qui reviennent comme la réanimation des motions affectives intenses, inépuisables, constitutives de l'enfance des peuples.

L'« inquiétante étrangeté », l'*Unheimlich*, J.-B. Pontalis a signalé qu'elle est utilisée pour la première fois par Freud dans son œuvre dans une lettre à Fliess : « *Unheimlich* quand les mères vacillent, elles qui sont seules à se tenir encore entre nous et la dissolution » (lettre du 3 juillet 1899). Avec cette notion, Freud parvient à explorer une forme de l'angoissant, un pan entier de la vie psychique, la frontière entre la vie secrète de l'inconscient et de la vie consciente. Elle est une manifestation privilégiée de l'intime étranger qui nous habite. La langue est la véritable héroïne de l'article consacré à *l'inquiétante étrangeté* (1919). Pour essayer de comprendre la signification de l'étrange phénomène par lequel un objet depuis longtemps connu et familier devient soudainement effrayant, il se tourne d'abord vers les langues étrangères : le latin, le grec, l'anglais, le français, l'espagnol, l'hébreu, l'arabe. L'évocation cosmopolite de langues étrangères fait apparaître « l'étrangèreté » des langues, et de la langue même.

L'« *inquiétante étrangeté* » devient ainsi un véritable dialogue de Freud penseur avec la *Dichtung*, l'activité et la puissance « poétique » de la langue. L'essai est hanté par de très nombreux écrivains. Toute l'œuvre de Freud sera étrangement visitée par la littérature.

La terre natale est le premier et dernier terme d'une longue suite de manifestations de l'inquiétant. « Il se trouve, écrit-il, que cet étrangement inquiétant est l'entrée de l'antique terre natale (*Heimat*)

du petit d'homme, du lieu dans lequel chacun a séjourné une fois et d'abord ». L'« inquiétante étrangeté » n'est pas seulement un concept de la psychanalyse mais aussi une expérience nécessaire de la cure analytique. Un incessant aller-retour de la langue du patient entre le primitif, le passé, l'inconscient, et l'actuel du transfert, du présent, qui peut ouvrir les portes d'un ailleurs plus habitable, moins angoissant, plus proche de la créativité que de la destruction psychique.

Paul Celan : une poétique de la contre-parole

Encore un mot à propos de la poésie et de la pensée, motif que Heidegger a voulu confisquer. Son commentaire de Hölderlin n'a fait qu'utiliser l'œuvre du grand poète pour développer sa « métaphysique » de l'« être-là » et ses convictions politiques nazies. Plusieurs écrivains qui ont connu de près l'horreur des camps d'extermination, ont relancé l'inépuisable travail de la poésie après Auschwitz. Paul Celan l'a fait avec sa poétique de la « contre-parole ». On a trouvé parmi ses notes la transcription d'un paragraphe de Heidegger qui commente un mot de Nietzsche : « *L'Allemagne n'a produit qu'un seul poète à part Goethe : Heinrich Heine – et en outre un juif...* ». Ce mot jette (poursuit Heidegger) « *une lumière étrange sur le poète Goethe. Goethe - Heine, "le" poète de l'Allemagne. Où se trouve Hölderlin ?* »

Gœthe, l'auteur du *Divan occidental-oriental* et l'inventeur de la notion de la « littérature mondiale », était un vrai « étranger » pour le philosophe du national-socialisme. Heine, poète juif allemand, ne lui inspire aucun commentaire. Goethe et Heine ont été toujours « avec » Freud.

Enfin, un autre aspect essentiel du nazisme et de la philosophie heideggérienne qui le soutient, qui a fait énormément de mal à la psychanalyse et à toute l'œuvre de civilisation, se manifeste dans l'immense trouble qu'il a introduit dans notre rapport à la mort. C'est pour cela que la *Shoah* est une véritable atteinte, non seulement au peuple juif, mais à l'humanité tout entière. Heidegger le dit lui-même dans des mots si difficiles à lire et à entendre : « L'agriculture est

aujourd'hui une industrie motorisée, dans son essence la même chose que la fabrication des cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'anéantissement, que le blocus et la réduction de pays à la famine, que la fabrique des bombes d'hydrogène³ ». Il est indéniable que l'extrême et folle affirmation de puissance industrielle de l'Allemagne nazie, mais aussi de l'empire des États-Unis, a permis de voir le visage affreux de la mort industrielle des juifs, des ennemis étrangers, ainsi que les deux moments les plus mortifères de l'extermination en masse de Hiroshima et de Nagasaki. Ce n'est pas la science et « la technique » (comme le suggèrent souvent Heidegger et ses disciples) qui ont permis et construit les chambres à gaz, mais le national-socialisme nazi auquel il n'a jamais renoncé et qu'il n'a pas non plus condamné. Heidegger, dans ses « Conférences de Brême » (1949), parvient à se demander si vraiment les Juifs – mais aussi les dégénérés, les « ennemis » et les « demi-hommes asiatiques de l'est » – étaient véritablement capables de mourir.

3. F. Rastier dans *Heidegger, Messie antisémite*, Le Bord de l'eau, 2018, p. 67-68, écrit : « La phrase prononcée en 1949 sur l'extermination, où la destruction des vivants se métamorphose en “fabrication de cadavres”, permet d'effacer les tueurs et d'incriminer l'industrialisation : “L'agriculture est à présent une industrie alimentaire motorisée, dans son essence c'est la même chose que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'extermination, la même chose que le blocus de régions afin de les affamer, la même chose que la fabrication de bombes à hydrogène”. Tout s'inverse et semble se confondre : on ne parle pas de la guerre mais de la paix, on ne parle pas de l'extermination mais de l'agriculture ; le blocus n'est pas celui du ghetto de Varsovie par les nazis, mais celui de Berlin-Ouest par les Russes, en 1948[3]. Allusivement, des formes sémantiques contrastées : Américains-Russes et Allemands, Nazis et Juifs, Bourreaux et Victimes sont substituées. Des formes ordinairement sans rapport sont présentées comme homologues : blocus de Berlin et camps d'extermination, chambres à gaz et bombe H. Ce procédé participe de la tradition antinomiste. » (ndlr)

[3] En 1947, en réponse à une lettre où Herbert Marcuse lui écrivait qu'un « philosophe ne peut pas se tromper sur un régime qui a tué des millions de Juifs parce qu'ils étaient Juifs » (« *kann nicht sich täuschen über eine Regime, dass Millionen von Juden umgebracht hat – bloss weil sie Juden waren* »), Heidegger répondit qu'au lieu de Juifs on pouvait écrire Allemands de l'Est (*statt « Juden », « Ostdeutsche » zu stehen hat*), en d'autres termes que les victimes à déplorer sont bien les Allemands (voir Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, Albin Michel, 2005, p. 487-489).

« Des centaines des milliers meurent en masse. Meurent-ils ? Ils périssent. Ils sont tués. Meurent-ils ? Ils deviennent des pièces de réserve d'un stock de fabrication des cadavres ». Et le philosophe existentialiste de l'« être pour la mort » explique ensuite : « Mourir signifie cependant – je souligne – porter à bout la mort dans son essence... La mort appartient au *Dasein* de l'homme qui survient à partir de l'essence de l'Être [...] L'homme peut mourir, si et seulement si, l'être lui-même s'approprie l'essence de l'homme dans l'essence de l'être... »...

Ce jargon est-il encore de la philosophie ? Il est en tout cas une manifestation d'un antisémitisme extrême, d'un déni ou d'un « négationnisme » insoutenable. Dans les « camps de la mort » nazis, il n'y avait pas des morts mais des cadavres. Pour les « ennemis », les « étrangers », les déracinés, les « sans-*Heimat* », il n'y a pas de relation à la mort. Ils ne connaissent que la « cadavérisation » ; ils sont des morts déchets, des morts superflus. C'est la terrible blessure provoquée par le nazisme et ses idéologues qui atteint notre rapport humain à la mort et aux morts.

« *Je ne vois pas de différence entre une poignée de main et un poème* », écrit P. Celan dans une lettre à Hans Bender.

Il n'y a rien de sacré dans l'expérience humaine. Tout peut bouger historiquement. Les vieux exilés, qui ont eu des enfants et des petits-enfants dans la terre d'accueil et de combat qui les a reçus, se demandent parfois, étranges et inquiets, si la véritable patrie n'est pas celle où habitent leurs descendants. Sans oublier les marques ineffaçables de la comarque⁴ qui les a imprégnés à jamais, ils se demandent s'ils n'habitent pas l'exil, la grande patrie sans frontières des migrants, de l'espoir et de la solidarité.

4. La comarque est, dans plusieurs pays de culture ibérique, une division territoriale, culturelle, économique ou administrative (ndlr).

Habiter l'exil

Clinique, politique et création

Sous la direction de Céline Masson,
Catherine Desprats-Péquignot et Silke Schauder

Habiter l'exil, c'est habiter un lieu hors de chez soi et qui déplace le sujet vers un ailleurs. C'est un lieu étrange, peu familier, passager ou non. C'est cet état d'être qui peut susciter le « mal du pays », la nostalgie, voire la mélancolie. Expulsé de sa langue et de sa maison, cet état peut être dramatique mais aussi créatif. Expulsé de chez soi, peut-on être créatif ailleurs ?

Exils contraints, exils choisis... l'exilé est à la recherche d'un « juste soi » dans un pays dit d'accueil avec lequel il faut se familiariser.

Comment la création artistique permet-elle de penser le traumatisme des sujets en situation d'exil résultant de situations extrêmes, guerres... ? Comment la création peut-elle témoigner des vécus individuels et collectifs afin de consigner les récits de vie pour un travail de mémoire ? Comment enfin donner forme à l'inénarrable, à l'impensable de la violence faite aux corps ? Un livre au cœur des questionnements contemporains.

Les auteurs : Houria Abdelouahed, Fabienne Ankaoua, Helga Arroyo Araya, Amine Benjelloun, Laura Chacón, Maurice Corcos, Priscilla Echeverria-Alvarado, Chimène J. Ekome Meteghe, Suzanne Ferrières-Pestureau, Edmundo Gomez Mango, Roxana Hidalgo Xirinachs, Marina Kousouri, Olivier Lazzarotti, Silvia Lippi, Béatrice Madiot, Céline Masson, Lucia Molina Fallas, Christophe Paradas, Laetitia Petit, Marie-Christine Pheulpin, Sandrine Rouger-René, Silke Schauder, Pablo Votadoro, Monique Zerbib.

20 € TTC France

ISBN : 978-2-84835-639-6

Photo de couverture : ©Céline Masson

www.inpress.fr



9 782848 356396

Publié avec le soutien
du Centre d'Histoire des Sociétés,
des Sciences et des Conflits de l'Université
de Picardie Jules Verne

